

A mesure qu'on tire du peuple ses chansons et ses récits, on est frappé de l'inépuisable fécondité des sources populaires; plus on a creusé, moins on s'aperçoit qu'on ait touché le fond. Devant la variété de telles productions, l'esprit devient curieux d'en découvrir les lois générales; car toute œuvre sortie de l'esprit humain subit quelque règle, si elle a des prétentions ou si elle veut obtenir des chances de durée. On se fait bien l'idée que ce n'est pas une facile entreprise de classer ces légendes semées à l'infini et venues de partout, ces chansons de tant de sortes. Peut-être est-il permis d'en affirmer seulement que la même chose ne se dit pas, ou que le même événement ne se raconte guère sous la double forme du chant et du récit; ce qui est tombé dans le domaine de la narration prosaïque est par cela même exclu désormais de la chanson. Les choses qui touchent au surnaturel, les faits dont la date est perdue, passent dans la légende et dans le conte; les actions des contemporains restent à l'appréciation des chanteurs et des bardes. Très peu de chansons en basse Bretagne remontent à plusieurs siècles; à part deux ou trois, *Lézobré*, *La Fontenelle*, . . . les *gwerz* qu'a transmis la tradition orale ne se rapportent pas à des époques absolument disparues, et la raison en est que le peuple écoute avec indifférence et laisse peu à peu tomber dans l'oubli ce dont il n'a pas retenu le sens. Du reste, le chanteur n'éprouve pas le besoin de comprendre toujours ce qu'il dit: il répète sincèrement une leçon apprise par cœur; tant pis s'il a entendu de travers. Parfois il en résulte de singulières variantes. Voici deux couplets, par exemple, dans une histoire de naufrage que je tiens de Yvon Le Guluche, un couvreur de la Roche :

Erwoan ar Bouc'her a lere, eunn den a gourach vad  
Pini savaz ben ter gwech ter gwech war bord he vag . . .

An euz laret d'ar Bouc'her a oa beuet he vag  
Ha fraillet dre ann anter e bord ann enez Koat.

Yves Le Bouher disait, un homme de bon courage — qui se leva par trois fois, trois fois sur le bord de son bateau, . . .

Il a dit à Le Bouher que son bateau était noyé — et fendu par la moitié près de l'île Coat.

Une autre version, qui est la bonne, dit, au lieu de *Erwoan ar Bouc'her*, *Pipi ar Boudar* (Pierre Le Boudar). D'après Le